

*Martine Renouprez*

## **Transidentité et transfiction à l'heure de la postmodernité**

---

### **TRANSIDENTITY AND TRANSFICTION**

#### **IN POSTMODERNISM**

**Abstract:** The Western view of the world is fundamentally a binary one, in which institutions (political, scientific and religious) have tried to pass off as natural those distinctions which are cultural in origin, particularly those concerning men and women. The male/female organic distinction has been used as supposed evidence for the creation of gender constructs. However, biology today shows that an infinite diversity of sexual orientations and identities exists within both animal and human worlds. What is the effect of “otherness” within oneself when “I am the other”? The post-modern novel *Chéri-Chéri* by Philippe Djian questions the legitimacy of human binary and the distinction between sexes and genders.

**Keywords:** Binary; Gender Constructs; Transidentity; Postmodern Novel; Philippe Djian.

#### **MARTINE RENOUPREZ**

Universidad de Cádiz, Cadix, Espagne  
martine.renouprez@uca.es

DOL: 10.24193/cechinox.2020.38.17

### **Introduction**

Lorsqu'aux sources de la pensée occidentale, Platon exclut le poète et la femme dans la gestion de la cité<sup>1</sup>, il pose deux pierres de touche fondamentales. La première symbolise le rejet de la pensée mythique, première initiatrice de l'humanité, une pensée foncièrement globale – et qui fait place aux multiples interactions imaginaires et imaginables dans la vie sur le mode de l'analogie – pour instaurer la pensée rationnelle basée sur les principes d'identité, de non-contradiction et de tiers-exclu. Le principe d'identité qui déclare que A est A et que B est B, allié à la non-contradiction – pour laquelle A ne peut être B –, fonde le dualisme de la pensée occidentale et un système d'analyse axé sur la distinction. Les idéaux platoniciens du Bien, du Beau et du Vrai s'inscrivent dans cette vision dualisante du monde pour laquelle, dorénavant, l'un des termes est supérieur à l'autre et donc le domine au nom du (soi-disant) progrès de l'humanité. Si cette pensée – à prétention universaliste – s'est montrée performante pour l'avènement de la philosophie et des sciences, elle s'est cependant avérée mutilante pour le vivant, à commencer par la mise à l'écart de la femme, jugée inférieure, dans cette

dyade qu'elle forme avec l'homme. La seconde pierre de touche est donc celle qui distingue radicalement deux sexes et rend l'un esclave de l'autre. C'est le fondement du patriarcat et de la domination masculine. De nombreuses constructions intellectuelles se sont attachées tout au long de l'Histoire à entériner cette dichotomie en vue de hiérarchiser les êtres et les choses, un phénomène que Jacques Derrida a nommé « phallogocentrisme » ou « phallogocentrisme » tout en débusquant dans celui-ci « le système binaire sur lequel repose la philosophie », un système relayé par toutes sortes de discours comme ceux de l'anthropologie structurale<sup>2</sup> ou de la psychanalyse<sup>3</sup>.

### 1. Deux sexes, deux genres : une construction de l'Histoire

À la distinction organique mâle/femelle, semble se superposer comme une évidence une construction genrée ; or, celle-ci est le fruit d'une organisation sociale visant à promouvoir la différence entre les hommes et les femmes. Chacun dans sa catégorie est invité et contraint – dès sa naissance – à « performer » son genre, comme l'a montré Judith Butler<sup>4</sup>. Bien avant elle, il faut rendre hommage à Simone de Beauvoir qui, la première, avait pointé le genre comme structuration culturelle, en affirmant qu'« on ne naît pas femme, on le devient »<sup>5</sup>. Depuis, on sait que la féminité n'existe pas mais qu'elle est acquise. La différence biologique entre les sexes continue pourtant – encore aujourd'hui – à cautionner la différence construite et imposée par les genres. Comme l'ont montré Michel Foucault et Pierre Bourdieu, la question du genre est

en effet liée au pouvoir et au savoir. Toute l'habileté du système a consisté à faire passer pour « naturel » un ordre du monde résultant d'une construction culturelle (les genres se déclinent d'ailleurs différemment selon les cultures<sup>6</sup>). L'apparent dualisme n'est pas anhistorique, mais résulte d'une incessante activité de reproduction, un « long travail de socialisation du biologique et de biologisation du social »<sup>7</sup> pour produire des invariants construits dans l'unité domestique et solidifiés par les institutions telles que l'Église, l'École et l'État. La binarité est enregistrée pour être ensuite systématisée et naturalisée afin de consacrer l'ordre établi, fondé sur « une nature biologique qui est elle-même une construction sociale naturalisée »<sup>8</sup>. La différence sexuelle est donc historique, elle « ne préexiste pas, dans un lieu naturel à l'abri de l'histoire, à sa construction sociale »<sup>9</sup>.

Que se passe-t-il lorsque l'on vient troubler cet ordre identitaire ? Lorsque la voix du tiers se fait entendre pour dire qu'il y a beaucoup plus de diversité qu'on ne pouvait l'imaginer ? La visibilité des queers et des transgenres ruine l'édifice dualiste du patriarcat. Car ils démontrent que le passage d'une identité à l'autre est possible, en un clin d'œil, avec toutes ses déclinaisons intermédiaires : dans la performance genrée et dans le biologique. Ils mettent donc en évidence l'aspect factice des constructions identitaires masculines et féminines issue du binôme mâle/femelle car ils se les approprient non de manière naturelle mais culturelle ! Et donc avec une distance qui leur permet de pointer les défaillances et de se défaire des contraintes et défauts liés aux rôles genrés, en les ouvrant et en les rendant hybrides. Être un homme, être une femme, c'est beaucoup plus qu'un organe

entre les jambes : « La vulve d'un homme trans est masculine du fait qu'elle appartient à un homme et le pénis d'une femme trans est féminin du fait qu'il appartient à une femme »<sup>10</sup>. La transidentité délie l'homogénéité supposée dans la mentalité cissexiste entre le corps sexué et le corps psychique.

Ces voix hors normes ont été étouffées tout au long de l'Histoire : trop dangereuses, car le seul fait de leur existence fait voler en éclat le savoir et le pouvoir de l'édifice social. Si l'identité de genre peut faire l'objet d'un passage, d'un transit de l'homme à la femme et de la femme à l'homme et se métisser, l'identité devient une transidentité. À partir de là, la relation à l'autre ne se fait plus sous des auspices hétéronormés : les orientations sexuelles ébauchent de nouveaux horizons imaginaires. Une femme transgenre qui aime une femme cisgenre est-elle hétéro ou homosexuelle ? Si les catégories identitaires se transforment, celles des orientations sexuelles n'ont plus lieu d'être et les classifications sont ridiculisées. Du coup, trop d'enjeux sociaux se perdent dans cette nouvelle donne et la peur des changements entraîne violence et répressions. Ne parlons pas du passé où les personnes transgenre étaient menées au bûcher, mais du XX<sup>e</sup> siècle où les discours légaux et médicaux prendront le relais de cette forclusion contre l'avancée de l'humain vers lui-même pour empêcher cette liberté révolutionnaire : interdiction – longtemps en France – de porter des vêtements du genre opposé<sup>11</sup> ; pathologisation de la transidentité en psychiatrie ; refus au niveau légal de changer le sexe sur la carte d'identité s'il n'y a pas au préalable stérilisation du sujet<sup>12</sup>, et autres exactions et injustices visant à rendre le transgenre

infra-humain. De l'attribution d'une maladie mentale – au pire –, à l'insistance mêlée de pitié sur la supposée souffrance du transgenre – au mieux –, les institutions n'ont cessé de vouloir avertir le peuple du danger de s'écarter des normes, d'où mille vexations, entraves, obstacles sociaux découlant de la dictature hétéronormée, en vue d'intimider et d'intimer au « déviant » d'en revenir à la « normalité » sous peine d'être banni de l'humanité et donc d'avoir une vie invivable. Malheureusement, la perversion suprême du système consiste en la nécessité, dans certains pays, de passer par l'acceptation de cette pathologisation pour accéder aux opérations chirurgicales qui réassignent l'organe sexuel en accord avec l'identité psychique de la personne<sup>13</sup>.

## 2. Ce qu'en dit la biologie

Qu'à cela ne tienne, à ces offensives, la transidentité rétorque par le biologique puisque c'est la nature qui commande et qui a raison, semble-t-il. Camille Pier, écrivain transgenre – Nestor sur scène –, s'est en ce sens associé à Leonor Palmeira, une biologiste de l'université de Liège, pour démonter les préjugés concernant une nature qui serait cissexuelle et hétéronormée, dans un petit livre intitulé *La Nature contre-nature (tout contre)*<sup>14</sup> qui aborde les questions du sexe, du genre et de la notion de famille dans le règne animal. On découvre dans la performance de Camille – alias Josie, experte en sexualité animale – une étonnante diversité, notamment que des espèces changent de sexe dans leur propre évolution, comme certaines huitres qui naissent mâles, et vieilles, deviennent femelles, les plus jeunes fécondant les plus âgées ; ou les mérous,

hermaphrodites protogynes, qui naissent tous femelles ; parmi celles-ci, certaines deviendront mâles au gré des besoins de la reproduction ; ce qui est le contraire des poissons-clowns qui naissent tous mâles, le mâle dominant devenant leur unique femelle. Nous y apprenons aussi que les hippocampes mâles sont fécondés par les femelles et portent leur progéniture, tout comme les crapeaux accoucheurs. Chez certaines chauves-souris, ce sont les mâles qui allaitent les petits. Quant à l'orientation sexuelle, l'homosexualité est présente dans de nombreuses espèces animales : le dauphin invagine son pénis pour être pénétré par un de ses congénères ; chez les bisons, les mâles et les femelles vivent en troupeaux séparés, ce qui occasionne des conduites homosexuelles. Parler du règne animal permet à Camille Pier d'ouvrir les mentalités, de dédramatiser les identités de genre et les choix des partenaires : « C'est un bon moyen parce que ça n'inclut pas le spectateur ; ils ne se sentent pas mis sous un spot, et donc ils se permettent de rire plus facilement et de s'étonner. C'est beaucoup plus souple comme ça »<sup>15</sup>. Ce à quoi Leonor Palmeira ajoute que « dans le cadre du spectacle, la science est un outil d'accompagnement et on pourrait presque dire un outil d'émancipation qui permet au spectateur de recevoir une information qui est impressionnante, très diverse et de l'accompagner à essayer de mieux s'accepter lui-même, mieux accepter les personnes autour de lui et la diversité autour de lui »<sup>16</sup>. « Ce spectacle, c'est l'occasion de parler d'amour, de relations de famille, d'identité qui ne sont pas si alternatives que ça puisque finalement tout est alternatif puisque tout existe. C'est l'humain qui a décidé de définir une normalité et une

ligne droite à suivre puisque la ligne droite, c'est la plus courte, mais en fait, il y a tellement de balades possibles et imaginables », dit Camille Pier<sup>17</sup>.

Pour les cultures qui ne considèrent pas l'humain comme faisant partie du règne animal si diversifié en matière d'identité et d'orientation sexuelles, Thierry Hoquet démontre dans son ouvrage *Des sexes innombrables. Le genre à l'épreuve de la biologie*<sup>18</sup> la difficulté de déterminer l'identité sexuelle de l'humain :

La société opérerait sur les données biologiques une synecdoque : elle prélève une partie (la possession d'un sexe mâle ou femelle) pour constituer deux groupes, les femmes et les hommes. Un seul critère ne suffit pas ; le « vrai sexe » est inassignable, distribué entre plusieurs critères : l'anatomie (pénis/vagin), les gonades (testicules/ovaires), les hormones (testostérone/oestrogène), l'ADN (chromosomes XY/XX)<sup>19</sup>.

Ce qui confirme la thèse de Foucault et de Bourdieu, inverse à celle de l'opinion courante : ce n'est pas le sexe biologique qui détermine les genres féminins et masculins mais « 'les sexes sont construits jusque dans leur matérialité, par le genre' – si bien que c'est au genre qu'on doit de compter deux sexes »<sup>20</sup>. D'où la « bicatégorisation » établie dans le naturalisme : « La biologie nous biaise. Patriarcale, elle s'est vautrée dans l'*androcentrisme* et l'*hétérosexisme* »<sup>21</sup>. Face à cela, l'auteur en appelle à un *alternaturalisme*<sup>22</sup> qui tienne compte des réalités multiples observables dans la nature humaine pour sortir de « l'arche de Noé » qui exclut toute variante non conforme à la mentalité dualisante :

Les personnes trans ont, pendant longtemps, dû se plier à la logique de la bicatégorisation. Dans la logique de la « dysphorie de genre », elles devaient déclarer un désaccord entre leur sexe anatomique et leur sexe psychique : le seul discours tenable était une demande de conformation, ou de mise en conformité, par laquelle leur sexe anatomique et leur sexe psychique seraient enfin « accordés ».<sup>23</sup>

Face à cette nécessité pour les trans de reconduire le genre et même de le performer bien mieux qu'un cisgenre, Thierry Hoquet soutient « la déclaration de Malte du 1<sup>er</sup> décembre 2013 où des personnes intersexuées demandent la suppression du sexe de l'état civil »<sup>24</sup>. Supprimer la notion de sexe périnéal sur la carte d'identité permet d'émanciper les individus hors des catégories genrées et d'éviter les discriminations qui en découlent : discrimination des femmes, des trans, des intersexes, des gays<sup>25</sup>. Nous ne serions plus simplement que nous-mêmes, nous choisissant tels que nous voulons être.

### 3. Ce qu'en dit la fiction littéraire

Depuis le clivage des rôles genrés lisibles dans la littérature française, comme par exemple dans *La Princesse de Clèves* de Mme de La Fayette<sup>26</sup>, en concordance avec les conventions sociales qui commandaient l'extrême pudeur chez la femme – soumission, passivité et fidélité dans un destin tracé par les hommes –, de l'eau a-t-elle coulé sous les ponts ? Pas si sûr. Si les fictions modernes mettent en scène l'idée de l'individu se choisissant en toute maîtrise de soi, dans le sillage des Lumières, celui-ci

n'échappe que rarement aux carcans imposés par les idéaux de la pensée divisionnaire. La Modernité a voulu l'être souverain, en pleine possession de ses moyens, ce que la Postmodernité dénonce comme « l'illusion entre toutes – elle est peut-être nécessaire, elle est peut-être indispensable pour la culture moderne, mais c'est une terrible chimère »<sup>27</sup>. L'aspect factice de cette souveraineté est démonté par les fictions qui mettent en scène des personnages transgenre, postmodernes par excellence, car ils montrent par contraste – et avec dérision – l'inanité du sujet se posant en tant que sujet rationnel, logique, univoque, normatif, et la violence qui découle de cette prétention à la « normalité » identitaire.

#### Chéri-Chéri

Dans le roman de Philippe Djian, *Chéri-Chéri*, le narrateur mène une double vie, écrivain de jour, *cross-dresser* et chanteur de cabaret, la nuit :

Le jour, on m'appelait Denis. J'étais un écrivain qui connaissait un certain succès et qui avait la dent dure, comme critique. Certains soirs, on m'appelait Denise. Bon, je dansais dans un cabaret.<sup>28</sup>

Ces premières lignes enchaînent immédiatement sur la transphobie subie par la personne qui incorpore en elle la dualité et se situe dans l'entre-deux à l'encontre des stéréotypes identitaires : « Cette existence me convenait. Cette fois, pourtant, on m'avait sérieusement tabassé ».<sup>29</sup> Une transphobie manifestée dans son entourage, et depuis l'enfance, principalement par son père et son beau-père<sup>30</sup> :

Il est rouge comme une écrevisse, de grosses veines gonflent son cou et donc il me hurle c'est quoi, c'est le carnaval, aujourd'hui. Hein. Qu'est-ce que tu fous chez moi, dans cette tenue, est-ce que tu te fous de ma gueule. [...] Tu me dégoûtes, aboie-t-il. Ça me dégoûte de voir un homme déguisé en gonzesse.<sup>31</sup>

Et Denis de rectifier que non, ce n'est pas un déguisement ni de carnaval ni de clown<sup>32</sup> :

Ça veut dire quoi, se déguiser en femme. Je ne me déguise pas en femme. Je suis une femme la moitié du temps.<sup>33</sup>

Par contraste, le narrateur marque une distance moqueuse envers un entourage où chacun performe à merveille son genre jusqu'à la caricature. Sa femme, d'abord, car Denis est marié – Philippe Djian pose d'emblée la différence entre les sentiments d'appartenance identitaire et l'orientation sexuelle<sup>34</sup> – : « Hannah était une sorte de poupée Barbie [...] avec un ruban rose dans les cheveux, des chemises délavées et de grosses lèvres boudeuses, repulpées à l'acide »<sup>35</sup>. Son beau-père ensuite, un mafieux fortuné, prototype d'une domination masculine – consentie et protégée par une épouse nymphomane et leur fille<sup>36</sup> –, qui instaure une violence conjugale digne de *Lust* d'Elfriede Jelinek<sup>37</sup>. Par delà ce cercle familial perclus de terreur face à la brutalité paternelle, c'est l'immoralité de la société bien-pensante dans son système identitaire hétéronormé qui est pointée :

[...] ces crétins, et qui n'ont pas grandi, qui m'ont toujours considéré comme

un type bizarre, portant du linge de femme et sautant les filles à contre-cœur selon eux, m'y résignant pour paraître normal, pour échapper au pilori qu'ils avaient toujours hésité à dresser sous mes fenêtres, dans le doute, ces futurs étrangleurs, assassins, violeurs, escrocs, pères indignes, etc.<sup>38</sup>

Certes, Denis est un mutant<sup>39</sup> qui ne supporte plus la domination masculine – avec ce qu'elle véhicule de satisfaction dans l'ordre et l'autorité<sup>40</sup> – et il va contribuer à disloquer « cette irrésistible farce où tout sonnait faux »<sup>41</sup>, en incitant sa femme à l'émancipation vis-à-vis du père :

Ça fait longtemps que tu ne m'as pas entendu. Accompane-moi. Père n'aime pas, tu sais bien. Père n'aime pas. Jésus Marie. Père n'aime pas. Est-ce que tu t'entends, seulement. Ah, la peste soit de lui. Tu dois comprendre, Hannah, tu dois comprendre une chose. Il existe un autre monde. Un monde où la foutue autorité de ton père n'a foutrement aucune espèce d'existence. Aucune. Tu es libre de faire ce que tu veux, tu n'es pas à ses ordres, Hannah, tu n'es pas sa chose, je dois te le répéter combien de fois, Jésus Marie Joseph.<sup>42</sup>

En divulguant l'idée ensuite que la violence transphobe est d'abord une violence envers soi-même dans la non reconnaissance de la diversité qui nous habite. La contrainte identitaire genrée est la source même de la violence sociale :

[...] posséder deux corps, deux sensibilités différentes et indissociables. Tu

aurais fait quoi, Robert, à ma place. Tu aurais décidé d'ignorer ça, peut-être. Tu te serais mutilé à ce point, dis-moi. As-tu la moindre idée du nombre de types que ce sacrifice et le sentiment de honte et d'effroi qu'ils ont ressenti face à eux-mêmes ont rendu fous, à tout jamais déchirés et irritables. De la horde sans fin des emmurés volontaires, de ces féroces tribus de l'ombre, Robert, de ces sombres tribus féroces.<sup>43</sup>

Dans cette société aux exigences bourgeoises absurdes, la seule personne qui semble équilibrée est Denis qui s'est librement choisi en dehors des conventions. Le reste vire à la folie<sup>44</sup>. Son travestissement symbolise en lui-même l'écrivain qui navigue à travers les genres. Et Philippe Djian ne se prive pas de démanteler les monolithes identitaires, à commencer par les patrons de la belle-famille de Denis qui s'effritent sous la plume de celui-ci : « Le bloc se fissurait. [...] Les murs de leur citadelle se lézardaient »<sup>45</sup>. Paul, le beau-père mafieux est victime d'une riposte à ses exactions sous forme d'un attentat qui le laisse hébété et en chaise roulante. La belle-mère lance sa voiture dans une course folle « tout droit sur une pile du viaduc »<sup>46</sup>. Seul reste l'amour inconditionnel d'Hannah pour son Chéri-Chéri.

Loin d'asséner des vérités et de tirer des conclusions moralisatrices, la narration de Denis est menée sur le mode de la dérision, au second degré, dans un détachement moqueur :

[...] ce rire me manque, il m'aide à garder de la distance, à me convaincre que nous ne faisons que nous amuser,

ici-bas, que toutes nos options sont d'une infinie drôlerie, que toutes nos petites entreprises, nos actes, nos merveilleux machins, sont dérisoires, minuscules, risibles. Ce qui fait leur charme, nonobstant, non.<sup>47</sup>

À ce personnage fluide, correspond un récit qui fond les dialogues en une seule mouture narrative où les marques du discours direct s'absentent. Toute parole est rapportée par Denis, et à l'impassibilité de Denis, par le biais d'une neutralisation de toute forme d'interjection. Pas d'exclamation ni d'interrogation dans ce discours revenu de tout et ironique, souverain au regard du cynisme et de la folie du monde contemporain.

### Conclusion

Denis, le personnage transgenre de Philippe Djian, n'est que l'une des figures possible de la transidentité. Sa pratique du *cross-dressing* pour des spectacles nous renvoie à l'ambiance des cabarets transgenres qui ont débuté dans les années 1950, tels que *Madame Arthur* ou *Le Carroussel* à Paris. Bien entendu, la transidentité se décline de nombreuses manières et englobe toute personne qui se situe hors du dualisme cissexuel, des travestis aux transgenres et transsexuels. Ces figures (il y en a d'autres, comme Daniel, personnage des romans *Rai-de-Coeur* ou *La Princesse de*. d'Emmanuelle Bayamack-Tam<sup>48</sup>) répondent idéalement à la déconstruction du sujet de la postmodernité en littérature : relatif, fluide, hors identité, dérisoire, détaché... mais ne rejoignent que de très loin la réalité d'une personne transsexuelle. Pour l'appréhender vraiment, il faut s'en



remettre à des récits de vie<sup>49</sup>. Ce sont eux qui nous feront comprendre combien il faut se battre dans cette société pour qu'une personne jugée de sexe masculin ou féminin à la naissance puisse reconstruire son genre et son corps vers ce qu'elle ressent intimement comme une nécessité fondamentale et impérative.

## BIBLIOGRAPHIE

- ATA-Sylvia Rivera (Association des transsexuels d'Andalousie), *Guía de conceptos*, Sevilla, Junta de Andalucía, s.d.
- Bayamack-Tam, Emmanuelle, *La Princesse de...*, Paris, POL, 2010.
- Bayamack-Tam, Emmanuelle, *Rai-de-cœur*, Paris, P.O.L., 1996.
- Beauvoir, Simone de, *Le Deuxième sexe* [1949], Paris, Gallimard, 1976.
- Bereni, Laure et al., *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck, 2012.
- Bourdieu, Pierre, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- Butler, Judith, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2016.
- Butler, Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La découverte, 2006.
- Chaumont, Olivia, *D'un corps à l'autre*, Paris, Robert Laffont, 2013.
- Delphy, Christine, *L'ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, « Nouvelles questions féministes », 2001.
- Djian, Philippe, *Chéri-Chéri*, Paris, Gallimard, 2014.
- Dullak, Sylviane, *Je serai... elle*, Paris, Presses de la cité, 1983.
- Fassin, Éric et Margron, Véronique, *Homme, femme, quelle différence ?* Paris, Salvator, 2011.
- Fraisse, Geneviève, *La Différence des sexes*, Paris, PUF, 1996.
- Hoquet, Thierry, *Des sexes innombrables. Le genre à l'épreuve de la biologie*, Paris, Seuil, 2016.
- Jelinek, Elfriede, *Lust*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1991 [1989].
- La Fayette, Marie-Madeleine de, *La Princesse de Clèves*, Paris, LGF, 1972 [1678].
- Lejeune, Claire, « Les Mutants », *Théorie et pratiques de la création II. La création au féminin, Les Cahiers internationaux de symbolisme*, n° 107-108-109, 2004.
- Léotard, Axel, *Osez changer de sexe*, Paris, La Musardine, 2013.
- Pier, Camille et Palmeira, Leonor, *La Nature contre-nature (tout contre)*, Bruxelles, L'Arbre de Diane, 2016.
- Platon, *La République*, Paris, Belles Lettres, t. VII-2<sup>ème</sup> partie, Livres VIII-X, 1982.
- Sloterdijk, Peter, *Essai d'intoxication volontaire* suivi de *L'heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, Paris, Hachette, 2001.
- Suess Schwend, Amets, *Transitar por los géneros es un derecho: recorridos por la perspectiva de despatologización*, Granada, Universidad de Granada, 2015.
- Van Oosterwyck, Daniel, *II*, Bruxelles, Rossel Édition, 1975.

## NOTES

1. « Voilà, repris-je, ce que je voulais dire, en revenant à la poésie, pour me justifier d'avoir précédemment banni de notre république un art aussi frivole : la raison nous en faisait un devoir » Platon, *La République*, Paris, Belles Lettres, t. VII-2<sup>ème</sup> partie, Livres VIII-X, 1982, 607b.
2. Si Levi-Strauss décrit le mécanisme d'objectivation des femmes à partir des structures de parentés au sein desquelles les femmes font l'objet d'interdits et d'échanges visant à rompre la circularité de la famille biologique, il ne met pas en cause la structuration binaire sous-jacente à cette domination puisqu'elle fonde elle-même les bases de sa propre méthode structuraliste.



3. Geneviève Fraisse, *La Différence des sexes*, Paris, PUF, 1996, p.108.
4. Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La découverte, 2006.
5. « Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin », Simone de Beauvoir, *Le Deuxième sexe* [1949], Paris, Gallimard, 1976, p. 13.
6. « Pourtant, prendre la mesure de l'historicité de la catégorie de genre implique d'accepter que le genre, comme mode de configuration culturelle du corps, est ouvert à des reconstructions continues et que l' 'anatomie' et le 'sexe' s'inscrivent nécessairement dans des cadres culturels (comme l'a clairement montré le mouvement intersexe) », Judith Butler, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2016, p. 22.
7. Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, p. 9.
8. *Ibid.*, p. 29.
9. Éric Fassin et Véronique Margron, *Homme, femme, quelle différence ?* Paris, Salvator, 2011, p. 32.
10. ATA-Sylvia Rivera (Asociación de transexuales Andalucía), *Guía de conceptos*, Sevilla, Junta de Andalucía, s.d., p. 4. (C'est nous qui traduisons).
11. « Il est interdit de se montrer en public dans des vêtements opposés à son sexe de naissance (ordonnance Lepine datant du 27 janvier 1907 interdisant le travestissement en dehors des dimanche, lundi et mardi gras et du jeudi de la mi-carême à moins d'une autorisation spéciale permanente) », Axel Léotard, *Osez changer de sexe*, Paris, La Musardine, 2013, p.18. Voir aussi le témoignage récent de Marie-Pierre Pruvot ou Marie-Pier Ysser (née Jean-Pierre Pruvot, le 11 novembre 1935, aux Issers, Algérie), au nom de scène de Bambi, dans le film documentaire de Sébastien Lifshitz. <https://www.youtube.com/watch?v=ZjmnLEJSI-I>
12. En ce qui concerne la pathologisation de la transidentité, voir la thèse de doctorat d'Amets Suess Schwend, *Transitar por los géneros es un derecho : recorridos por la perspectiva de despatologización*, Granada, Universidad de Granada, 2015.
13. L'Andalousie, en ce sens, est pionnière dans les acquis des droits des transgenres à disposer de leur corps sans devoir passer par psychologues et psychiatres, et les réassignations sexuelles sont prises en charge par la sécurité sociale.
14. Camille Pier et Leonor Palmeira, *La Nature contre-nature (tout contre)*, Bruxelles, L'Arbre de Diane, 2016.
15. Camille Pier et Leonor Palmeira. Présentation du livre et du spectacle : [https://www.youtube.com/watch?v=9x0R4\\_LKfBY](https://www.youtube.com/watch?v=9x0R4_LKfBY)
16. *Ibidem*.
17. *Ibidem*.
18. Thierry Hoquet, *Des sexes innombrables. Le genre à l'épreuve de la biologie*, Paris, Seuil, 2016.
19. *Ibidem*, p. 20.
20. Laure Bereni et al., *Introduction aux gender studies : manuel des études sur le genre*, Bruxelles, De Boeck, 2012, p. 25, cité par Thierry Hoquet, *Idem*, p. 20-21. « S'opère une réduction des indicateurs multiples du sexe biologique en une classification dichotomique qui oppose femmes et hommes en masse ; et « cette réduction est un acte social » », Christine Delphy, *L'ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, « Nouvelles questions féministes », 2001, p. 252 ; cité par Hoquet, p. 21. « Les idées biologiques de ce que sont un mâle et une femelle sont beaucoup plus complexes que ce que nous suggère notre animisme spontané », Thierry Hoquet, *op. cit.*, p. 216.
21. Thierry Hoquet, *op. cit.*, p. 62.
22. « Une double tâche impossible se présente à nous, que nous résumons sous le nom d'«alternaturalisme » : 1. Déjouer les biais biologiques, dénoncer la manière dont les préjugés genrés informent le discours biologique sur le sexe. 2. Mettre en place positivement les bases d'une alterbiologie, c'est-à-dire d'une biologie qui rendrait compte de la diversité naturelle », Thierry Hoquet, *op. cit.*, p. 64.
23. *Ibidem*.
24. *Ibidem*, p. 211.
25. « Il ne s'agit pas de créer un monde d'anges, où chacun devrait cacher son sexe. Il s'agit de construire la société comme si le sexe des individus ne jouait aucun rôle. C'est-à-dire comme si le sexe des individus était

inconnu ou importait peu. [...] Nous devons nous efforcer d'élever nos enfants comme des humains au lieu d'être préoccupés d'en faire des garçons et des filles, selon des représentations aliénantes. », Thierry Hoquet, *op. cit.*, p. 213.

26. Mme de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, Paris, LGF, 1972 [1678].

27. Peter Sloterdijk, *Essai d'intoxication volontaire* suivi de *L'heure du crime et le temps de l'oeuvre d'art*, Paris, Hachette, 2001, p.136.

28. Philippe Djian, *Chéri-Chéri*, Paris, Gallimard, 2014, p. 9.

29. *Ibidem*. « Dès que tu portes une robe, ici-bas, ta vie est en danger. Même ici. Même en plein centre-ville » (p. 25).

30. À propos de son propre père : « Paul et elle sont ma seule famille, que je le veuille ou non – n'en fait plus partie celui qui m'a renié » (p. 107). Voir aussi p. 17, 75, 175.

31. *Ibidem*, p. 135. À propos de son beau-père : « Son air est empreint de tension rageuse. Ses yeux surtout brillent d'un éclat noir. Je crois que si j'étais en femme, il me frapperait, je le sens très bien. » (*Ibidem*, p.37)

32. « Tu iras faire le clown ailleurs », *Ibidem*, p. 136.

33. *Ibidem*, p. 138.

34. Une différence clairement expliquée dans le roman : « [...] me maquiller, porter des talons hauts, etc., entendez-moi bien, me procure un trouble plaisir, un plaisir profond, irremplaçable, mais je ne suis pas passé de l'autre côté pour autant. Je ne dis rien quand un homme me serre dans ses bras, mais ça ne va pas plus loin [...] J'ai fini par persuader Robert que l'on peut faire ce que je fais sans être homo et depuis, notre relation est au beau fixe. », *Ibidem*, p. 60-61.

35. *Idem*, p. 11. Et sans doute a-t-il de meilleurs goûts féminins qu'elle : « Tu te mets trop de rimmel, lui ai-je fait remarquer. Tes yeux, on dirait des morceaux de charbon. Et ce minishort, cette chose obscène que tu portes, mais tu es folle, ma parole, tu as l'air d'une putain » (*Ibidem*, p. 10).

36. « Comme elle n'a pas encore compris que son père était un monstre, elle saute sur la moindre occasion pour améliorer la piètre opinion que j'ai de lui », *Ibidem*, p. 22. « Il pouvait être fier d'elles, il avait là ses plus fidèles lieutenants. Parfois j'ai l'impression d'être entre leurs mains, que les mâchoires d'une pince terrifiante peuvent se refermer sur moi et m'écraser s'ils le décident » (*Ibidem*, p.31).

37. Elfriede Jelinek, *Lust*, Nîmes, Jacqueline Chambon, 1991 [1989]. Paul, le beau-père, est qualifié de « fou enragé » (p. 18), « dangereux » (p. 30), « psychopathe en sommeil » (*Ibidem*, p. 38)

38. Philippe Djian, *op. cit.*, p. 111.

39. Au sens des *Mutants* de Claire Lejeune : « Lui – J'accouche d'elle en même temps qu'elle m'enfante ! La Vie et moi sommes à jamais mariés. Je suis un homme solaire. Un homme troué de part en part et prodigieusement heureux de l'être ! », dans *Théorie et pratiques de la création II. La création au féminin, Les Cahiers internationaux de symbolisme*, n° 107-108-109, 2004, p. 79.

40. « L'éclat de satisfaction dans son regard, sa gourmandise, cette façon qu'il avait de poser ses deux mains sur la table, de constater avec un plaisir sourd que tout était rentré dans l'ordre, que tout était sous son autorité. J'en étais malade » (Philippe Djian, *op. cit.*, p. 163)

41. *Ibidem*.

42. *Ibidem*, p. 47.

43. *Ibidem*, p. 89.

44. « Je la regarde, puis je regarde ce type qui devient marteau lui aussi, qui serait prêt à égorger la moitié de la ville pour apaiser sa colère, et cette fille à moitié cinglée qui est ma femme, sa mère qui perd les pédales, et moi en minijupe avec mes faux seins » (*Ibidem*, p. 134)

45. *Ibidem*, p. 157.

46. *Ibidem*, p. 212.

47. *Ibidem*, p. 69-70.

48. Emmanuelle Bayamack-Tam, *La Princesse de*, Paris, POL, 2010.

49. Voir notamment les autobiographies suivantes : Daniel Van Oosterwyck, *II*, Bruxelles, Rossel Édition, 1975 ; Sylviane Dullak, *Je serai... elle*, Paris, Presses de la cité, 1983 ; Olivia Chaumont, *D'un corps à l'autre*, Paris, Robert Laffont, 2013.